



Médiathèque Valais St-Maurice

Mercredi 20 avril

12.30-13.30

Jennifer Alleyn, cinéaste

« Mes films sur l'art ne sont jamais destinés à des spécialistes. Je les fais avant tout pour dire que j'aime les gens. »

Jennifer Alleyn naît en Suisse. A deux ans, son père qui s'était « exilé » à Paris, décide de rentrer au Canada. Ses parents se séparent.

1991, diplômée de l'Université Concordia en cinéma malgré les réticences de son père : « *Il m'a dit : il faut être très intelligente pour faire du cinéma. Je crois qu'il voulait me mettre en garde contre des zones de découragement, des zones cahoteuses qui sont celles de la vie d'un cinéaste.* »

1992, choisie parmi des centaines de candidats, elle fait le tour du monde, seule, caméra au poing pour réaliser 26 courts métrages pour l'émission **La Course Destination monde**, diffusée sur *Radio-Canada*.

À son retour, elle est journaliste au quotidien **Le Devoir**. Elle tient un carnet de voyage en Russie, qui lui vaut le prix Mireille Lanctôt : « *Je me voyais en grand reporter, mon modèle était Judith Jasmin.* »

De 1995 à 2000, elle collabore comme journaliste aux quotidiens **La Presse**, **The Gazette** et signe les photoreportages globe-trotter du **Elle-Québec**

Elle décide alors de se consacrer pleinement à la réalisation cinématographique : elle écrit et réalise *Aurore et crépuscule*, un des segments du long-métrage collectif **Cosmos**, produit par Roger Frappier et primé au Festival de Cannes en 1997.

Depuis, elle alterne les fictions et documentaires sur l'art, tous salués par la critique et primés de par le monde.

2011, Jennifer Alleyn crée une installation en collaboration avec l'écrivain Nancy Huston pour l'exposition **Big Bang** au **Musée des Beaux-arts de Montréal**. Elles collaborent toutes deux à nouveau sur un court métrage **A few lost words**.

2012, Jennifer Alleyn est commissaire de l'exposition **De l'écran au crayon, l'univers dessiné de Paule Baillargeon** produite par l'Office National du film du Canada.

Elle est membre du conseil d'administration de la revue **Esse art contemporain** et siège au comité cinéma du conseil des arts de Montréal, ainsi qu'au comité artistique du **Cinéma Excentris**.

2012, **A few lost words**, Essai, 10 min

2011, **Dix fois Dix**, documentaire de 52 min., Prix Trempli pour le monde Artv -Festival International du Film sur l'Art (FIFA), 2011 ; Prix Gémeaux: nominations pour "meilleur scénario" et "meilleur portrait". 2012

2008, **L'atelier de mon père**, documentaire de 72 min., Prix de la meilleure œuvre canadienne, Festival International du Film sur l'Art, (FIFA) 2008 ; Prix Gémeaux meilleur portrait ou biographie 2008 ; Nomination Prix Jutra Meilleur documentaire 2009

2006, **La vie imaginée de Jacques Monory**, documentaire

2005, **Svanok (L'appel)**, Prix AQCC meilleure fiction court métrage, Rendez-vous du cinéma Québécois 2006, et Best Fiction, Short film genre award; New York Intl Independent Film & Video Festival 2006
2002, **Les Rossy**, documentaire
2001, **Imaginer le rien**, documentaire
2000, **Une p'tite nuit**, documentaire
2000, **Le regard de Delphine**, fiction, Meilleure réalisation Festival du Film de Lorquin, France, 2001
1996, **Cosmos**, fiction, coréalisation de 99 min., Prix « art et Essai » de C.I.C.A.E., Quinzaine des réalisateurs, Festival de Cannes 1997, Sélection du Canada pour les Oscars 98 ; Prix Mireille Lanctôt, FPJQ (Fédération professionnelle des journalistes du Québec), 94.
1993, **Petit conte moderne**, fiction
1992, **La Course Destination monde**, 26 courts-métrages documentaire sur 5 continents.

L'Atelier de mon père, sur les traces d'Edmund Alleyn

(Film de Jennifer Alleyn, long métrage documentaire, 72 minutes, 2008)

Premier long métrage, vibrant portrait d'Edmund Alleyn, réflexion sur le rôle de l'art dans notre vie.

Ayant hérité du studio de son père après son décès en 2004, Jennifer Alleyn se retrouve dans l'espace intime de l'artiste. Elle pose alors un regard sur la vie et l'œuvre de son père. En novembre 2001, le peintre avait accepté de se laisser filmer dans son atelier, par sa fille. L'artiste disparaît en décembre 2004, emporté par un cancer. Jennifer Alleyn tente alors de prolonger le dialogue amorcé et interroge la quête de son père. Authentique rencontre autour de quelques thèmes essentiels, la vie, la mort, la peinture...et cette question qui ouvre et referme, comme un livre, le film : « *Qu'est-ce qui n'a pas changé en toi depuis ton adolescence ?* »

Archives, entretiens avec des proches, Nora la sœur du peintre, Anne Chérix, son épouse, son ami Gabor Szilasi, des historiens de l'art et artistes Olivier Asselin, Leslie Reid, Gilles Lapointe enrichissent ce magnifique portrait.

Edmund Alleyn naît à Québec en 1931. Son père le rêve médecin, la peinture est sa vocation. Etudes à l'école des beaux-arts de Québec, auprès de Jean-Paul Lemieux et Jean Dallaire.

1955, il remporte le Grand Prix au *concours artistique de la Province de Québec* et une bourse de la *Société Royale*.

1958, il fait partie de la délégation canadienne à la *Guggenheim International Award*.

1959, médaille de bronze à la Biennale de Sao Paulo.

1960, représente le Canada à la Biennale de Venise.

1955-1970, Edmund Alleyn séjourne à Paris. D'abord inspiré par l'art des Indiens de la côte ouest, le peintre oblique vers une imagerie issue de l'univers de la technologie, de l'électronique. Cette démarche culmine avec la réalisation d'une sculpture-habitacle audiovisuelle, **L'Introscaphe**,

De retour au Québec, il se consacre à nouveau à la peinture et obtient un poste de professeur au *département d'arts visuels de l'Université d'Ottawa*.

Il expose régulièrement dans les Musées et les galeries, tant au Québec qu'en Ontario, et à New York, mais laisse derrière lui l'Europe, avec laquelle il a rompu tous ses liens.

Il meurt en 2004.

Il est presque impossible de ramener la peinture d'Edmund Alleyn à un style. Mais devant l'œuvre achevée, on peut aujourd'hui établir des ponts entre les époques et apercevoir les

thèmes récurrents de l'œuvre : l'eau, sous toutes ses formes et l'évolution de l'Homme.

10X Dix, un portrait d'Otto Dix

Film de Jennifer Alleyn (Canada / 2011 / 56 minutes / couleur)

2011, Dix fois Dix, fait le portrait du peintre expressionniste Allemand Otto Dix,

Centré sur la parole de Dix lui-même et construit autour de 10 moments de la vie d'Otto Dix, le film explore les aspects troublants de cette œuvre réalisée dans les années 1920 et 1930 en Allemagne.

« J'ai imaginé un film autour de dix aspects de son œuvre. Puis l'idée de dix citations a pris place. On entre dans l'esprit du peintre par ses mots pour comprendre sa démarche de manière très intime. »

Soldat volontaire en 1914; témoin de la montée Nazie en 1933, le peintre et graveur dénonce l'horreur. L'art est pour lui une arme. Avec une lucidité décapante, ce grand maître bouleverse et choque. Celui qui disait: *"Il me faut le courage de peindre le laid"*, laisse une œuvre aussi troublante qu'humaine et pose un regard sur le chaos qui l'entoure.

Tourné en Allemagne, à New York et à Montréal, le film traque la trajectoire du peintre.

« J'ai été attirée par le côté absolu de la démarche de Dix. La liberté de son geste et l'honnêteté de son regard. »

Tourné en partie dans les salles du MBAM, au moment de l'accrochage des toiles du peintre, c'est *« le parcours de l'exposition qui en a pavé le chemin »*.

Outre les paroles d'Otto Dix, Jennifer Alleyn inclut certains interlocuteurs privilégiés, dont le petit-fils d'Hugo Simons ; elle a eu accès également à une très riche correspondance : *« Nous avons eu accès à 300 lettres inédites de Dix. Il écrivait à sa femme, ses enfants, ses marchands... une porte d'entrée fabuleuse pour scénariser le film et comprendre ce personnage paradoxal »*

Otto Dix

"La peinture n'est pas un soulagement. La raison pour laquelle je peins est le désir de créer. Je dois le faire ! J'ai vu ça, je peux encore m'en souvenir, je dois le peindre."

Né à Untermhaus en 1891. Issu d'un milieu ouvrier, c'est sa mère qui l'initie à l'Art.

Otto Dix entre à l'école des Arts décoratifs de Dresde en 1910.

Quand la première guerre éclate, il s'engage comme volontaire dans l'artillerie de campagne allemande. Il en ressortira vivant mais traumatisé. Il essaiera d'oublier ces atrocités en les peignant.

Après la prise du pouvoir par les nazis en 1933, Dix, alors enseignant à l'université, est l'un des premiers professeurs d'art à être renvoyé.

La même année, menacé de prison et de camp d'internement, il se retire près du lac de Constance, où il se met à peindre des paysages.

En 1937, ses œuvres sont déclarées « dégénérées » par les nazis.

Arrêté par la Gestapo en 1938, il doit ensuite s'engager contre son gré dans la Seconde Guerre mondiale

Otto Dix meurt en juillet 1969, à Singen, près de Constance

La vie imaginée de Jacques Monory

Avec Jacques Monory

(Film de Jennifer Alleyn, Canada, 2006, documentaire, 24 min 50 s., couleur, Français/
Anglais)

Leçon de peinture. Leçon de vie. Dans un portrait sans retouche, le peintre Jacques Monory, septuagénaire en paix avec la trace qu'il laissera, évoque au passage les obsessions de toute une vie. Au menu : monochromie, philosophie et revolvers.

Jacques Monory

Tous mes travaux sont des bouts de pellicule de films noirs plus ou moins trempés dans un bleu monochrome et, pendant un temps, dans un Technicolor fondamental.

Jacques Monory naît en 1924 à Paris.

Après une formation de peintre-décorateur à l'école des Arts appliqués de Paris, il travaille dix ans chez l'éditeur d'art, Robert Delpire, spécialisé dans les ouvrages consacrés à la photographie.

Sa première exposition personnelle a lieu à Paris en 1955 à la galerie Kléber. En 1962, il détruit toutes ses toiles, puis participe aux expositions du mouvement de la **Figuration narrative**.

A partir de photographie qu'il prend lui-même ou sélectionne dans des revues ou des journaux, il peint de grandes toiles découpées en plusieurs parties comme des séquences cinématographiques. Ses figures baignent sur un fond monochrome, le plus souvent bleu électrique.

Beaucoup d'images fragmentées dans son œuvre peuplée de gangsters, de noms codés, de mâles, d'armes, de bolides, de rues parisiennes, de belles américaines, comme un film qui ralentit ou un récit en chapitres.

« Cette fragmentation, elle est la vie. Recréer un mouvement de fragments, ça correspond à une réflexion sur nous-mêmes. C'est sûrement bien que ça crée une tension et une détente. Quand il n'y a plus de tension, une baisse de tension, comme pour l'électricité, on ne voit plus rien. Évidemment, il faut retourner dans une image totale avec une unité: tout est bleu, par exemple » (Jacques Monory, 1992)

Geneviève Erard